

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XV — N° 4
DÉCEMBRE 1936

SOMMAIRE

Edmond Picard et Félicien Rops (François Vermeulen).....	95
Une Lettre d'André Van Hasselt	115
Chronique :	
A la mémoire d'Anna de Noailles	121
Le Bureau.....	123
Hommages	123
Concours	123
Prix	124
Ouvrages reçus.....	125

Edmond Picard et Félicien Rops

L'historien des lettres expliquerait malaisément les caractères de la littérature nationale, s'il négligeait d'envisager le mouvement des arts en Belgique. Ce serait représenter une pièce — plus souvent comédie que tragédie — sans décors ni figurants, que de décrire l'activité littéraire sans montrer tous les moments et tous les endroits où elle coïncide avec l'évolution des arts plastiques, tant peintres et écrivains se sont fréquentés dans ateliers et comités de rédaction, que ce fût pour se gausser des Académies, pour lancer des manifestes ou pour constituer d'éphémères sociétés.

Si de nos jours les points de contact sont moins apparents, c'est que, l'élan étant donné, les associés, plus confiants dans leurs forces, se sont risqués seuls dans leurs directions respectives.

Mais, il y a soixante-quinze ou cent ans, dans nos villes principales, qui n'étaient à vrai dire que de grosses bourgades provinciales, les intellectuels et les artistes, fort peu nombreux, cherchaient à se dégager de la masse qui, avec toutes les qualités de la bourgeoisie, en avait aussi toutes les déficiences; et ils étaient heureux de se rencontrer dans le culte du beau entre adeptes qui ne le servaient pourtant pas tous avec le même langage artistique.

L'historique des revues pourrait révéler l'existence de nombreux groupements où l'on accueillait, pour faire nombre, tous ceux qui, par la plume, le pinceau ou le ciseau, espéraient se distinguer.

L'Artiste, revue publiée de 1833 à 1837, organe d'un groupement de musiciens, dessinateurs et poètes bruxellois; *l'Art Libre*, qui défendit, à partir de 1871, les tendances de la Société Libre des Beaux-Arts; les nombreuses publi-

cations au titre ou sous-titre comprenant les mots « artistique et littéraire », les lithographies originales données en prime aux abonnés des périodiques, les nombreux poèmes dédiés à des peintres et à des sculpteurs, tout cela pris au hasard dans une matière encore peu explorée, ne forme que quelques épisodes d'un grand mouvement d'influences réciproques, où domina, suivant le moment, tantôt la note littéraire, tantôt la note artistique.

Le pont entre les deux rives s'établit grâce au genre intermédiaire qu'est la critique artistique. S'y rencontrent, des littérateurs attirés par le prestige dont jouirent toujours les beaux-arts, tels Lemonnier, Demolder, Verhaeren, Destrée, Vanzype, et des transfuges du monde artistique, comme Louis Dubois qui signait Hout dans l'*Art Libre*, Arthur Stevens, frère puiné de deux peintres renommés, Félicien Rops dont la correspondance fourmille d'aperçus originaux sur l'art de son temps.

Et les conférences dans les salles d'exposition, et l'illustration d'œuvres des littérateurs, et les amitiés nouées entre les servants de Muses différentes : Charles De Coster qui parcourut la Zélande en compagnie du peintre Adolf Dillens, l'un son carnet de notes, sous le bras, l'autre son carnet de croquis; Constantin Meunier recevant, en 1882, aux côtés de Camille Lemonnier, la révélation du Pays Noir, qui allait décider de toute sa carrière de sculpteur. Lemonnier, plus tard, écrivit plusieurs romans à Astene dans la demeure d'Emile Claus. Et, entre vingt, quels épisodes révélateurs choisir pour Edmond Picard, dont la longue carrière fut certes un va-et-vient entre le droit et la politique, mais aussi une flânerie dans toutes les avenues et tous les sentiers de l'art ? Le présent article en rappellera quelques-uns. Qu'on se souvienne en outre que, comme compagnons de voyage, l'éminent jurisconsulte accordait la préférence à des peintres. Ce fut van Rysselberghe pour l'expédition pacifique au Maroc, et Schlobach pour la première excursion touristique en « Congolie ».

S'il est des artistes de culture rudimentaire qui ont ignoré le premier mot de l'art d'écrire, il n'est par contre aucun

écrivain en Belgique qui ait vécu isolé du mouvement des arts plastiques et il en est peu dont l'œuvre ne trahisse des effets de ce contact fécondant.

C'est une exception certes, que la double carrière de Théo Hannon, peintre paysagiste et sonnettiste érotique; ni le libertinage, ni l'esprit bohème ne s'accordent avec les traditions littéraires du pays; mais on peut représenter son œuvre, du moins celle publiée avant 1883 comme l'aboutissement extrême des sympathies qui régnaient dès avant la *Jeune Belgique* entre la plume et le pinceau.

Quand la revue de Waller eut essayé de faire vivre la poésie d'une vie indépendante, deux hommes de lettres contribuèrent encore à resserrer les liens par lesquels se rejoignent les diverses manifestations de l'art : dans le domaine de la production littéraire, Camille Lemonnier, et dans celui des relations personnelles, Edmond Picard.

L'abondante documentation touchant ces deux écrivains polygraphes, que le temps rassemblera, permettra sans nul doute d'établir des vues plus nettes sur l'importance et les effets des relations persistantes entre artistes et hommes de lettres de la fin du siècle dernier.

Dores et déjà, grâce aux renseignements puisés dans une quinzaine de lettres d'Edmond Picard à Félicien Rops, conservées à la Bibliothèque Royale et que nous devons à l'amabilité de Monsieur Camille Gaspar, conservateur de la section des manuscrits, d'avoir pu consulter à loisir, il est possible d'éclairer quelques aspects nouveaux de cette union, trop vivace dans notre histoire pour ne s'être pas réalisée par mutuelle inclination.

* * *

La première lettre datée est du 6 mars 1878. A cette époque, Edmond Picard était déjà brillant avocat et Mécène généreux; en son hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, il invitait musiciens, peintres et amateurs d'art. Les littérateurs n'y viennent pas encore; le maître lui-même semble avoir oublié ses premiers vers et sa collaboration importante à l'hebdomadaire *La Liberté*; on ne trouve sa signature au bas d'aucun

article de revue littéraire, et l'idée de lancer l'*Art Moderne* ne lui est pas encore venue. Il se contente d'être le riche amateur d'art qui visite les ateliers, se rend chaque année, en mai, au Salon de Paris et orne sa spacieuse demeure d'œuvres de la jeune école.

Félicien Rops s'est, pour la seconde fois et définitivement, installé à Paris. Après un premier séjour qui fut, de fait, l'apprentissage de sa maturité, il était revenu à Bruxelles pour essayer d'y fonder une école belge d'aquafortistes; mais l'horizon borné, rétréci encore par les convenances et les conventions bourgeoises, énerva l'artiste et il était allé retrouver à Paris l'atmosphère de liberté, hors de laquelle son talent ne pouvait s'épanouir.

Les deux hommes se sont rencontrés, et le Mécène s'est procuré quelques dessins du graveur. Une sympathie, qui ne va pas jusqu'à l'amitié et qui ne mènera jamais à l'intimité, lie le grand bourgeois au grand indépendant. Le premier s'intéresse à cette œuvre tourmentée, élaborée dans une atmosphère étrange; l'autre, l'artiste si personnel que Paris commence à découvrir après l'avoir inspiré, voudrait tromper sa nostalgie en envoyant à Bruxelles ses tableaux et ses meilleurs dessins (1).

Etre l'intermédiaire entre la patrie et un de ses enfants qui conquiert la renommée à l'étranger, se faire le héraut d'un artiste audacieux, guider, conseiller, convaincre les hésitants, se remuer et se dépenser, pour qui connaît l'Edmond Picard de cette époque, c'est un rôle fait à sa taille.

Aussi l'assume-t-il avec enthousiasme pendant deux ou trois ans, jusqu'au moment où, ayant créé l'*Art Moderne*, il se jette à corps perdu dans la bataille littéraire, qu'il délaissera d'ailleurs pour la politique active, dernier engouement d'un esprit versatile qui, tous les dix ans environ,

(1) « ... malgré tout, je reste un Belge indécrottable. Je préfère que mes dessins aillent en Belgique qu'ailleurs ». Lettre de Félicien ROPS à Edmond PICARD, 18 mars 1878, publiée dans l'*Eventail* du 26 décembre 1926.

entreprit avec toute la fougue de la jeunesse, une nouvelle croisade.

* * *

Les premières lettres d'Edmond Picard à Félicien Rops (mars 1878-janvier 1880) témoignent d'un véritable emballement. Il crie au chef-d'œuvre devant la *Tentation de St Antoine*; *Pornocratès* est à son sens une œuvre de tout premier ordre, et après avoir feuilleté une collection de dessins de Rops, il déclare avoir été « *d'étonnement en ravissement, sans aucune exagération* » (lettre du 28 novembre 1879).

La puissance du dessin, la finesse du jeu des couleurs, le mouvement et l'allure générale, entrent certes pour beaucoup dans cette admiration expansive et éloquente, mais c'est au sens profond, à l'idée, que s'attache Edmond Picard. Celui qui allait devenir le champion de l'Art Social, est heureux de trouver un artiste qui pense; pour lui le « fond » l'emporte sur la « forme », et dans le domaine des idées, c'est vers les plus neuves et vers les plus audacieuses qu'il se porte, comme d'instinct.

Rops vint satisfaire ce double penchant.

L'obsession de la chair séductrice, l'œuvre de destruction qu'exerce froidement et tyranniquement la femme, complice de Satan, ces conceptions de la vie morale s'imprégnaient d'une hardiesse troublante dans les dessins de Rops, si fidèles et si précis que, dans son désir de faire moderne et vivant, l'artiste conservait à ses personnages symboliques quelque chose de l'attrait charnel qu'avaient dû exercer les modèles.

Aussi, dans son entourage composé d'hommes graves, magistrats et avocats, les acquisitions d'Edmond Picard provoquèrent-elles une vive stupéfaction. Préjugés et raisons de convenances tinrent lieu d'appréciation, et l'on peut, d'après le ton de ses lettres, s'imaginer les haussements d'épaules d'Edmond Picard devant les braves gens qui voyaient dans la *Tentation de St Antoine* une *brutalité sacrilège*, et devant les scrupuleux qui se seraient refusés à tout

prix à exposer, dans leur salon, ces nudités effrontées, amoureusement caressées par la plume ou le pinceau.

Edmond Picard, on s'en doute, ne s'arrête pas à de pareilles considérations.

Je ne puis... dit-il à propos de Pornocratès, rien y trouver qui me choque ou me donne même une arrière-pensée choquante, tout en me rendant compte que cela est de nature à exaspérer un tas d'imbéciles.

Il achète l'œuvre,

... au risque de me faire conspuer pour l'espèce d'attentat aux mœurs qu'on m'accusera d'avoir commis en y mettant ainsi les mains. Lettre du 3 avril 1879.

S'il rappelle souvent, ici et dans d'autres lettres, le scandale provoqué chez les autres par Rops, n'est-ce pas qu'il se complaît dans une attitude de défi envers l'opinion moyenne et bourgeoise ?

Braver les commentaires, être seul, ou presque, à oser exposer chez soi du Rops, c'était, pour Edmond Picard, s'ajoutant à son plaisir esthétique, une profonde satisfaction d'amour-propre. « Il n'y a pas de véritable indépendance, écrira-t-il plus tard dans le *Paradoxe sur l'avocat*, pour qui ne sait braver l'opinion ».

Il est pourtant des amateurs d'art qu'il s'efforce d'amener à la compréhension de l'art ropsiaque; pour eux il explique, commente, loue les œuvres les plus discutées et parvient de la sorte à inspirer à quelques-uns le désir d'acquérir des dessins ou des tableaux de Rops. Il faut concéder cependant qu'un de ces amateurs est son beau-frère, qu'un autre fixe, avant toute proposition d'achat, son prix maximum et qu'un troisième établit une limite concernant l'audace du sujet. Ils hésitent, ils attendent et finissent par se laisser persuader, mais on devine dans leur acquiescement plus de complaisance pour le propagandiste obstiné que d'enthousiasme pour les productions de l'artiste.

« J'aurais pu faire fortune dans le commerce des tableaux »

avouera plus tard Edmond Picard à Emile Van Arenberg. Faire connaître un artiste, lui trouver des acquéreurs, provoquer des achats, organiser des expositions, Edmond Picard s'adonne en effet à ce travail de lancement — sans autre bénéfice que la propagation de la beauté artistique —, avec toute l'activité d'un professionnel de la brocante; il va jusqu'à importuner artistes et amateurs par ses insistances; il est de ceux à qui l'on cède par lassitude plutôt que par conviction.

L'argument le moins décisif pour les hôtes d'Edmond Picard, n'était certes pas l'exposition permanente que renfermait le luxueux hôtel de l'Avenue de la Toison d'Or. Félicien Rops figurait en bonne place dans cette riche galerie d'art contemporain.

En 1889, Edmond Picard possédait une trentaine de dessins de Rops. Parmi eux sans doute *L'Eau-forte* et *La Femme au faune*.

Mais dès avant 1880, l'hôtel de la Toison d'Or recelait trois tableaux importants du maître : *La Tentation de Saint Antoine*, *l'Attrapade* et *Pornocratès*.

Quand il eut terminé sa *Tentation*, Félicien Rops envoya le tableau, pour qu'il essayât de le placer en Belgique, à son ami le peintre François Taelemans, son ancien compagnon de lutte de la Société belge d'aquafortistes. Une lettre (1) accompagnait et expliquait l'œuvre :

Le sujet est facile à comprendre; le bon Saint Antoine, poursuivi par les passions libidineuses, se précipite vers son prie-Dieu, mais pendant ce temps-là, Satan — un drôle de moine rouge — lui a fait une farce; il lui a ôté son Christ de la croix et l'a remplacé par une belle fille, comme les diables qui se respectent en ont toujours sous la main.

Taelemans s'en fut trouver avant quiconque Edmond Picard à qui cette *Tentation de Saint Antoine*, rajeunie et mise au goût du jour, plut immédiatement; l'avocat connais-

(1) Publiée en partie dans : Camille Lemonnier : Félicien Rops, Paris 1908, page 118.

sait, on le sait, des amateurs désireux d'acquérir des œuvres de Rops, mais, vraiment, la tentatrice avait une attitude si provocante et si satanique qu'ils se récuserent.

Plutôt que de renvoyer l'œuvre à Paris, Edmond Picard résolut de la retenir pour sa collection, et comme Rops lui proposait, toujours par l'intermédiaire de François Taelmans, une sensible réduction, il l'accepta sans scrupules, alléguant, pour s'excuser, les dépenses continuelles auxquelles son mécénat le contraignait.

Et désormais, dans le cabinet de travail du juriconsulte, les intimes purent admirer la *Tentation de Saint Antoine*, mais — première concession à l'esprit bourgeois — l'œuvre, au lieu de s'offrir aux regards de tous les visiteurs, était tenue sous clef au fond d'une sorte de boîte qui s'ouvrait en formant les deux volets d'un triptyque. Seuls les initiés étaient admis à la contemplation.

Camille Lemonnier eut cet honneur; un soir Edmond Picard ouvrit à son intention le précieux coffret avec tout le cérémonial d'un collectionneur qui a réservé sa plus belle pièce pour la fine bouche (1).

Comment et quand Edmond Picard acquit le grand tableau *L'Attrapade*, (qui s'appela d'abord *l'Attrapage*), la correspondance ne permet pas de l'établir avec précision : il cite le titre de l'œuvre dans sa lettre du 6 mars 1878 (2), et pourtant Félicien Rops terminant la réponse datée du 18 mars écrit textuellement : « *L'Attrapage n'est pas terminé et je voudrais le finir* ».

Faut-il en conclure qu'Edmond Picard avait vu le tableau à l'état d'ébauche ou bien que, habile intermédiaire, Taelmans en avait touché quelques mots à l'acquéreur de la *Tentation* ?

Question oiseuse. L'important est que Picard devint le premier possesseur de cette œuvre, mi-aquarelle, mi-pastel, qui fixe d'un trait vigoureux le moment où, sous les parures

(1) C. LEMONNIER : Félicien Rops page 120.

(2) « Comme mesure de bardiesse, il serait bon de ne pas dépasser l'ATTRAPAGE ».

de quelques demi-mondaines, réapparaît la violence et la grossièreté de la canaille (1).

Tout comme pour la *Tentation*, ce fut parce que les amateurs éventuels s'effarouchaient devant l'audace du dessin qu'Edmond Picard devint l'acquéreur de *Pornocratès* (souvent intitulé *Pornocratie*). Il aurait aimé que l'œuvre « *restât dans ses environs et devînt une des belles choses qu'il pourrait rencontrer dans le monde où il se promène* ».

Plutôt que de la perdre définitivement de vue, il se proposait de l'acheter et il se décida probablement à la lecture d'une lettre de Rops, une lettre savoureuse dont Camille Lemonnier cite un extrait (2) évoquant les déboires de l'artiste avec ses modèles « *qui tiennent plus aux égards qu'à l'argent* ».

Pornocratès ou *la dame au cochon*, aquarelle au tiers de nature, montrait, sous forme d'allégorie, les arts pleurant le triomphe de la luxure et de la bestialité. L'élégance du dessin et la finesse des couleurs formaient contraste avec l'âpreté de la satire. En même temps que le dévergondage des grandes villes, tout le naturalisme pouvait s'y sentir visé.

On comprend qu'il n'ait pas fallu beaucoup insister pour qu'Edmond Picard achetât un tableau qui flattait les yeux, qui faisait réfléchir et qui, comme on le verra plus loin, pouvait, dans certains milieux rétrogrades, susciter son petit scandale.

Tant et si bien que l'hôtel de la Toison d'Or devint à Bruxelles le temple de la ferveur ropsiaque. Visites de l'artiste, bel homme et beau causeur, toilettes de bal travesti qu'il dessina pour Madame Picard, séjours au littoral en compagnie de l'avocat en vacances, cette série de lettres intimes, dont nous n'avons pu à notre grand regret retrouver les contre-propos, a préservé de l'oubli maints détails anecdotiques, témoignages d'une grande conformité de goûts et d'un même amour de la beauté artistique.

(1) Le tableau a été vendu en 1901 par Edmond Picard au Musée Moderne de Bruxelles.

(2) Félicien Rops, page 160 et 161.

Rops et Picard, deux esprits audacieux, deux caractères francs, bien faits pour s'estimer et se comprendre; mais aussi deux personnalités volontaires, jalouses de leur indépendance et qui pourront malaisément s'accorder quand d'inévitables heurts exigeront des concessions ou des compromis.

Pouvait-on espérer qu'Edmond Picard s'abstînt de prodiguer des conseils, de mêler à ses éloges des directives pour l'avenir, de prendre des façons de protecteur à l'égard d'un artiste dont il contribuait à répandre la renommée? Et Rops par contre, nature indocile et ombrageuse, allait-il au nom d'une amitié naissante s'inquiéter des préférences d'un amateur, fût-il même son client le plus fidèle?

Les premières suggestions d'Edmond Picard furent cependant accueillies et suivies, non certes avec enthousiasme, mais sans rechignement.

Il y eut d'abord la proposition des panneaux pour la *Tentation de Saint Antoine*. Edmond Picard, qui passait une partie de ses vacances à la côte, ne manquait jamais de s'arrêter à Bruges où il rendait visite à Caroline Popp, la doyenne des écrivains belges, et au docteur De Meyer dont il admirait autant la demeure, « *ce bijou Louis XV* », que la riche collection d'œuvres d'art.

Or, au cours de sa visite annuelle, en septembre 1878, quelques mois après avoir acquis la *Tentation de Saint Antoine*, il tombe en arrêt, à l'église Notre-Dame, devant une pierre tombale dont le motif réalise à merveille le dessin qu'il recherchait : deux figures pouvant décorer le panneau extérieur du coffret renfermant la *Tentation*. Il écrit sans retard à son ami Rops, lui décrit sommairement et non sans quelques inexactitudes la pierre ⁽¹⁾, et lui demande « *s'il n'y a rien à tirer de cela* ».

(1) Reproduite en hors-texte dans « J. GAILLIARD : Inscriptions funéraires et monumentales de la Flandre Occidentale, Tome premier, deuxième partie, p. 156 ». On y voit les figures, non les mains jointes, mais les poignets croisés et les mains pendantes. Quant au linceul, il ne cache du visage que le front et les yeux.

Ce sont deux longues figures debout, les mains jointes, les doigts allongés, vêtues de longues draperies tombant raides, semblant des linceuls, et, détail caractéristique qui m'a beaucoup frappé, ramenées en capuchon sur la tête et voilant le visage jusque sous le nez; les bouches seules sont vues avec les mentons, et elles ont une expression singulière d'amertume sarcastique. Tout est fait avec quelques gros traits en creux et à une allure étonnante. Le même jour, dans une autre église, j'ai retrouvé ces mêmes figures, avec leur tournure mystique, diabolique, hiératique. Lettre du 8 septembre 1878.

Rops exécuta sans doute le projet en s'inspirant de ces données. Il prit même goût à ce genre de présentation, car l'année suivante il envoya à Bruxelles, en même temps que *Pornocratès*, un projet d'encadrement à volets, pour l'œuvre nouvelle. Le propriétaire de la *Tentation*, qui tenait à l'exclusivité, ne dissimule pas sa déconvenue. Il proteste avec le franc-parler dont il ne se départit jamais pour personne, et dans ces phrases à l'emporte-pièce il trace son propre portrait, celui d'un amateur d'art et de curiosités, soucieux du rare et de l'inédit, et d'un dédain sans pitié pour la facilité et la vulgarisation.

A ce sujet deux observations. D'abord, mon cher ami, il ne faut pas trop répandre mon procédé du St Antoine. Je tiens quelque peu à bénéficier de cette idée et je regretterais que, la trouvant bonne, on la mît à profit un peu partout. Conservez-moi donc ce petit monopole. J'ai l'horreur des choses que l'on voit partout, et les meilleures me dégoûtent dès qu'elles deviennent banales. Qu'est-ce qu'est encore la Vénus de Milo depuis que les dentistes en ornent leurs antichambres ?

D'autre part, il me semble que c'est souligner un peu trop votre

La pierre se trouve de nos jours levée et placée contre le mur de la seconde chapelle à droite.

« L'autre église » est la cathédrale St Sauveur où existe une pierre tombale décorée du même motif. Voir reproduction dans « Henri ROUSSEAU : Frottis de tombes plates, Bruxelles, 1912, page 107 ».

œuvre que de la placer sous volets où se marient le satin et le velours. L'intention anacréontique s'accentue au point de devenir un peu déplaisante. Je préférerais quant à moi l'enfermer dans une boîte imitant la reliure avec fermoirs, le tout très grave, très sévère, très sombre. Cela donnerait à cette allégorie qui, en somme est fort triste, sous son apparence érotique, la dignité qui lui revient.
Lettre du 3 avril 1879.

D'autres demandes et commandes suivirent : un auto-graphe avec dessin pour faire plaisir à une dame, des cartons contenant des ébauches ou des croquis (*Les balayures d'un atelier comme le vôtre sont pleines de pépites d'or pur et il ne faut pas bêtement laisser perdre tout cela au profit des malins*, lettre du 25 décembre 1878), une collection complète ou presque d'eaux-fortes pour le beau-frère d'Edmond Picard.

Et Félicien Rops ne se fait guère prier, pourvu qu'on lui laisse la bride sur le cou.

Il en va tout autrement quand Edmond Picard désire faire exécuter un projet précis, quand il passe une commande à livrer à une date fixée. Rops, l'indépendant, ne travaillait qu'à sa guise ; il avait renoncé à illustrer une édition d'Alfred de Musset, l'œuvre ne convenant pas à son tempérament. Encore, même quand il acceptait, ne fallait-il pas le contraindre ou le presser, mais attendre que vînt l'inspiration ou, si l'on veut, l'heure du travail fécond.

Edmond Picard n'avait pas cette patience. Ce qu'il avait rêvé, il le lui fallait sans le moindre retard et tout juste comme il le désirait.

Il lui avait pris la fantaisie de faire graver pour lui seul, pour la posséder « *comme on a un tableau* », une mélodie de son ami Van den Eeden sur la poésie de Théophile Gautier : « *Quand viendra la saison nouvelle* ». Quel coup double s'il pouvait orner la première page d'un frontispice inédit de Rops !

Le 13 mars 1879, il propose le travail à l'artiste. Rops accepte en principe ; un peu plus tard il demande un délai ; puisqu' « *il s'agit de faire le mieux possible* », Picard l'accorde avec enthousiasme.

Le 15 août, premier rappel : » *N'oubliez pas mon frontispice de mélodie, s. v. p.* », mais comme Rops avait esquissé dans une lettre ce qu'il comptait dessiner le jour où il aurait envie d'exécuter ce pensum, Edmond Picard ne peut réprimer une légère désillusion :

Surtout rien de banal, s'il vous plaît. Deux amoureux avec des amours folichonnant, arrangement que vous m'avez indiqué, me paraît un peu vieillot. Cependant la facture peut tout relever, et la vôtre est maîtresse sous ce rapport. Il est question d'un retour en panier-chaise dans la poésie : est-ce que cette voiture ne pourrait fournir du nouveau, en la combinant avec les amours, à pied, à cheval, en l'air, etc, etc, etc. ? Lettre du 15 août 1879.

Le 30 octobre, Edmond Picard commence à perdre patience; il avait sans doute parlé à gauche et à droite de mélodie et de frontispice, et ses amis et connaissances s'étonnaient de ne rien voir venir :

Sapristi, je commence à désespérer. Rendez-moi donc ce petit service. Vous devez savoir comme les choses toujours différées finissent par agacer et autour de moi on ricane. Lettre du 30 octobre 1879.

Habitué à voir les artistes se plier à ses exigences et se féliciter de ses commandes, Edmond Picard, après avoir attendu dix bons mois, renonce à son projet et en fait part à Rops non sans quelque acrimonie :

Je dis que j'ai fait mon deuil de votre œuvre, parce que mes réclamations m'ont amené à ce point où celui qui a raison commence à avoir tort tant il fatigue de son droit. Ainsi n'en parlons plus et restons bons amis, ce qui certes vaut mieux. Lettre du 15 janvier 1880.

Et quelques mois plus tard, par esprit de contradiction sans doute, Rops songe sérieusement à se mettre à l'œuvre; une lettre datée du 20 octobre 1880 révèle chez Edmond Picard l'espoir de posséder au Nouvel-An sa romance gravée et illustrée.

Tirée à 60 exemplaires numérotés, quel cadeau d'étrennes

plus précieux et plus rare Edmond Picard pouvait-il distribuer parmi ses brillantes relations, que cette mélodie composée et illustrée à son intention par deux artistes de ses amis ? (1)

Fut-elle achevée à la date espérée ? Il est difficile de le savoir, mais il est certain que les insistances d'Edmond Picard ont triomphé de l'indolence et des hésitations de l'artiste et que l'ensemble parut tel que l'avait conçu le maître de l'hôtel de la Toison d'Or.

Dans l'entretemps, le créateur des Pandectes belges avait songé à un travail d'un autre genre; il aurait voulu, pour son ami l'éditeur Larcier, une vignette à mettre en première page de ses publications juridiques. De nouveau, les données sont indiquées avec précision :

Il faudrait prendre garde de tomber dans des redites trop banales. Il s'agit d'un éditeur qui a la spécialité des livres de droit : donc pas de balance, pas de glaive, de bandeau, de livre, de bonnet carré, d'autres défroques archi-usées. Peut-être que ce qui conviendrait serait une tête de Minerve, vue de face, un peu moderne comme traits, bien casquée avec des oreillettes et un hibou comme cimier. Il devrait aussi y avoir une devise : Pro studio et lege, à mettre sur un socle ou ailleurs si vous trouvez mieux. Le tout devrait avoir une allure assez grave, mais de l'originalité, n'en fût-il plus au monde. Lettre du 15 janvier 1880.

Et plus loin, songeant probablement au *Paradoxe sur l'Avocat* qui allait paraître en librairie, Edmond Picard souligne les mots « *c'est pressé* ». Comme il n'est plus fait allusion nulle part à ce travail, il est probable que Rops a décliné l'offre.

Néanmoins, à partir de cette même année 1880, Larcier orna ses titres d'une figurine répondant exactement à la commande faite par Edmond Picard. Tout y est : une

(1) Cette mélodie est introuvable dans les bibliothèques des Conservatoires. Elle figure dans la bibliographie donnée par Paul Bergmans à la suite de sa Notice sur J. B. VAN DEN EEDEN, Bruxelles, 1924, page 58.

Minerve casquée, vue de face, avec une chouette sur le cimier. Seule l'inscription diffère légèrement; on y lit : *Pro jure et lege*. Ni signature, ni initiales, mais le dessin, assez flou, n'est certainement pas de Félicien Rops. Picard et Larcier auront trouvé, à défaut de l'artiste réputé, un graveur plus complaisant et plus expéditif.

* * *

En analysant le contenu des lettres adressées à Félicien Rops par Edmond Picard, nous avons pu donner l'impression que toutes les initiatives viennent de ce dernier. Rectifions. Il y a dans cette correspondance, sous forme de réponses à demi-mot, beaucoup d'allusions vagues à des demandes et à des projets de Félicien Rops : une collaboration à un journal, la diffusion d'une revue, une exposition peut-être. Si les lettres de Rops à Picard ont été conservées, elles doivent donner le mot de ces petites énigmes.

Deux de ces lettres notamment, publiées dans l'*Art Moderne* ⁽¹⁾, la revue de Picard, permettent de saisir sur le vif les circonstances qui ont amené le ralentissement, puis la fin de ces relations épistolaires.

Deux années avaient suffi pour marquer combien ces deux hommes, d'accord sur le terrain des arts, différaient dans la manière de se comporter dans la vie.

Loin d'être le bohème cent pour cent que ses boutades et ses attitudes non-conformistes prétendaient représenter, Edmond Picard, brillant avocat et homme du monde, était retenu, comme dans des mailles, par les exigences d'une vie sociale active et multiforme. Sur le papier, il semble rivaliser d'indépendance d'esprit avec l'insouciant Fély, mais que celui-ci se permette des plaisanteries sur les personnes grasses, il le prévient par retour du courrier de prendre garde à son beau-frère qui, gratifié d'une plantureuse épouse, pourrait se sentir offensé ⁽²⁾.

(1) 27 février et 17 avril 1887.

(2) Lettre du 22 octobre 1880.

Et c'est le sentiment, bien bourgeois, de la propriété, et en particulier le désir de conserver à une propriété toute sa valeur et le droit d'en user à sa guise, qui, s'opposant à l'effort désintéressé et toujours insatisfait de l'artiste, dictera à Edmond Picard quelques paroles énergiques qui mettront le point final à cet échange si affectueux et si spontané d'amabilités et de fantaisies.

Par une manie de plaideur impénitent, c'est, comme bien souvent, par le recours au Droit que se manifeste son mécontentement.

Qu'était-il question de Droit dans l'organisation d'une exposition des XX à Anvers en 1887 ? Ce groupement artistique, qui depuis quelques années avait révélé à Bruxelles des artistes à tendances nouvelles et surtout les grands impressionnistes, avait décidé de frapper un grand coup et d'atteindre dans sa retraite l'académisme et l'art d'imitation.

Anvers, après avoir longtemps mené le mouvement artistique, s'était attiré depuis une quinzaine d'années le reproche d'être hostile à tout progrès dans les arts. Une campagne malheureuse contre le Nu vint corroborer cette réputation.

Aussi le comité des XX rassembla-t-il tout ce qui avait paru de neuf et d'audacieux dans ses expositions antérieures et il le présenta en bloc aux amateurs restés fidèles à Wappers et à Ferdinand De Braekeleer.

On conçoit que Rops dut donner sa note dans ce bruyant hommage à l'art jeune.

Edmond Picard, ne ménageant pas son concours, offrit spontanément d'exposer deux grandes œuvres, *L'Attrapade* et la *Tentation*. D'autre part les Indépendants d'Anvers, les organisateurs locaux, demandèrent à Rops la permission d'exposer *Pornocratès* (1) que possédait également Edmond Picard.

La réponse de l'artiste fut décevante : il accordait aux Indépendants le droit d'exposer *Pornocratès*, mais exprimait le désir de voir retirer du catalogue de l'exposition la *Ten-*

(1) Ce fut surtout contre *Pornocratès* que s'élevèrent les protestations indignées du public anversoïis.

tation et l'Attrapade. En véritable artiste, Rops, se détachant des œuvres de son ancienne manière, ne s'intéressait qu'à ses créations nouvelles et à ses projets en cours.

La réponse d'Edmond Picard est certainement la lettre la moins artiste, la plus bourgeoise qui ait été rédigée par ce Mécène d'ordinaire mieux inspiré. Lettre d'un homme d'affaires habitué à briser toute résistance. Comme pratiquement elle mit fin à ses relations cordiales avec Rops, nous croyons bien faire en la donnant intégralement.

Mon cher Rops,

Je reçois votre lettre et suis à mon tour plus que contrarié qu'il faille considérer comme médiocres vos dessins antérieurs. C'est ça qui va faire du bien pour la valeur de vos œuvres ! C'est une coquetterie que vous pouvez vous permettre, mais qui ne sera assurément pas du goût de ceux qui ont des collections.

Retirer les deux dessins des XX, cela n'est pas possible. Au point de vue juridique, ici en Belgique, celui qui est propriétaire des œuvres d'un artiste a le droit de les exposer, et quand il les a exposées il est lié par un contrat avec celui chez qui il les expose. Je vais cependant voir s'il y a moyen d'arranger cela. En toute hypothèse, je publierai votre lettre dans l'Art Moderne. Cela va rendre furieux les gens qui ont acheté et qui verront ainsi déprécier carrément ce qu'ils ont ; mais enfin puisque vous y tenez tant, cela me paraît le seul remède de nature à satisfaire promptement et avec une netteté indiscutable vos susceptibilités.

En attendant (avec impatience) les œuvres qui nous donneront enfin le Rops de vos rêves, alors que celui que nous connaissons et que nous aimons nous paraissait déjà plus que suffisant, recevez, mon cher ami, mes salutations bien cordiales.

le 13 février 87.

Edmond Picard.

L'amateur d'art dépité prend conseil chez l'homme du code : « *Au point de vue juridique, ici, en Belgique...* ». Et Rops réplique en s'attachant à un droit indépendant des textes et des frontières : « *L'artiste a le droit moral de s'opposer à ce qu'on expose une de ses œuvres* ». Il permet cependant qu'on

expose la *Tentation*, mais non l'*Attrapage*, « *c'est une œuvre qui a vieilli beaucoup plus que le reste* ».

Edmond Picard ne voulut pas se départir de son point de vue et l'on exposa à Anvers *Pornocratès*, la *Tentation* et l'*Attrapade*.

Ce coup de tête termina la sorte de collaboration artistique et littéraire de ces deux hommes.

La lettre suivante datée de plus de deux ans après l'affaire des XX, soit du 6 octobre 1889, répond à une demande de Rops. S'agissait-il d'organiser une exposition, une vente ? Peu importe, somme toute, puisque Edmond Picard se voit obligé de répondre : « *Il n'y a malheureusement pas moyen de satisfaire à votre désir* ».

L'occasion de renouer et de passer l'éponge en collaborant à nouveau, se perd ainsi, non certes par mauvaise volonté, mais par une sorte de lassitude chez Edmond Picard, un détachement de toute agitation littéraire et artistique, qui se place, dans le temps, entre les polémiques avec la Jeune Belgique et la vocation pour la Vie Simple.

* * *

L'estime réciproque de l'artiste et de celui qui maintenant est devenu homme politique n'est pourtant pas entamée par ces désaccords. Ils ne s'écrivent plus; chacun est engagé dans sa voie et y travaille sans informer son ancien correspondant de ses projets et de ses désirs.

Mais qu'un hasard permette à l'un d'eux de parler à cœur ouvert, toute la sympathie et toute l'admiration qu'il éprouve pour l'autre se dévoilent franchement et sans arrière-pensée.

Ce fut d'abord le cas en 1892, lorsque Edmond Picard visitant à Anvers le steamer *Léopold II*, tomba par inadvertance à fond de cale et se fractura une côte. De Paris, Rops lui envoya une lettre, certainement fort affectueuse, car la réponse d'Edmond Picard déborde d'émotion; elle contient un vif éloge de l'homme et de l'artiste, qui rappelle le ton des toutes premières lettres et se termine par l'espoir de se rencontrer le mois suivant à Paris.

Le dernier écho de cet intéressant rapprochement entre

deux hommes d'action, chacun à l'époque la plus féconde de sa carrière, nous le retrouvons dans une lettre ⁽¹⁾ non datée de Rops répondant à un fils d'Edmond Picard qui avait proposé — vainement, il va sans dire — d'organiser à Namur une exposition Rops. Faisant allusion au programme de la Maison d'Art, auquel Edmond Picard « *a prêté toute la séduisance de sa plume* », Félicien Rops déclare tout net que c'est le plus beau rêve qui se puisse faire, mais qu'il faudrait dans Bruxelles trois cents Edmond Picard pour le réaliser.

Sincère hommage à un idéaliste qui ne désespérait pas, de la part d'un sceptique qui dut se résigner à l'exil pour ne pas renoncer à la vie d'art qu'il avait rêvée.

François VERMEULEN.

⁽¹⁾ Lettre inédite aimablement communiquée par Monsieur Fernand Reding, directeur de l'*Erentail*.

Une Lettre d'André Van Hasselt

L'Académie a acquis, pour le musée de la Littérature, un document qui éclaire d'un jour curieux la biographie d'André Van Hasselt.

Il s'agit d'une lettre écrite par le poète à Charles Rogier, en 1840, à l'heure où Rogier redevient ministre. Van Hasselt souhaite obtenir un emploi qui lui assure la sécurité nécessaire à l'accomplissement de ses travaux. Il énumère les titres qui lui donnent droit à cette faveur. Et cette longue missive constitue une sorte d'autobiographie. Elle nous révèle notamment que si Van Hasselt vint de Maestricht, en 1831, à Bruxelles, ce fut à la demande de Rogier.

Rogier, redevenu ministre en 1840, quitta le gouvernement un an plus tard. Ce ne fut pas lui qui donna satisfaction au poète. Celui-ci fut nommé inspecteur de l'Enseignement normal en 1844, J. B. Nothomb étant ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

Monsieur,

Comme c'est demain que les portes du pouvoir se rouvriront pour vous, et que demain je ne pourrai plus parler qu'à Monsieur le Ministre des Travaux publics, veuillez me permettre de vous demander à m'entretenir aujourd'hui quelques moments avec Monsieur Rogier.

Et d'abord laissez-moi, s'il vous plaît, vous rappeler que c'est grâce à vous que je me trouve en Belgique. Vous eûtes la bonté de m'appeler ici de Maestricht où j'étais. En cette dernière ville une position honorable et lucrative m'avait été offerte à plusieurs reprises. J'allais l'accepter, cédant aux circonstances au milieu desquelles je me trouvais, lorsque tout à coup votre voix vint à moi d'une manière bien inespérée, et j'accourus à Bruxelles, où l'idée de rencontrer un foyer plus large d'instruction et des facilités plus

grandes pour la continuation de mes études, m'appelait depuis si longtemps. Ce fut en 1833. Malheureusement vous n'eûtes pas le temps de faire pour moi ce que vous désiriez faire; car vous déposâtes le portefeuille de l'Intérieur en 1834. Vous m'aviez laissé attaché à M. Marchal, de la Bibliothèque de Bourgogne, c'est-à-dire à l'homme le plus difficile du monde et qui, après m'avoir abreuvé de mille dégoûts, a fini par me dénoncer à Monsieur de Theux comme un furibond républicain tenant des conciliabules à la Bibliothèque, et par amener contre moi des journaux qu'on a honte de nommer, avançant que j'étais un des plus furieux partisans de l'ultra catholicisme. Cette vie me fut dure. Cependant je me résignai, ne pouvant faire mieux. Mais j'espérais toujours une amélioration de position. En 1835, lors de la réorganisation des universités, je demandai une chaire de littérature générale, qu'une connaissance assez approfondie des littératures étrangères et mes études sur la littérature belge ancienne me mettaient à même de remplir assez convenablement. Je ne réussis point. Deux années plus tard, en 1837, lors de l'érection de la Bibliothèque Royale, je demandai la chaire d'histoire nationale et d'histoire du moyen âge à Liège, que M. de Reiffenberg laissait vacante. Nouvel insuccès. Je sollicitai, la même année et après que l'Académie Royale m'eut associé à sa compagnie et eut couronné mon mémoire sur l'histoire de la Poésie française en Belgique, la place de sous-bibliothécaire à la Bibliothèque royale. Troisième insuccès. Enfin en 1838, l'aube du jour si ardemment désiré sembla prête à me luire. M. De Theux me fit demander par M. Dugniolle un plan raisonné et méthodique de statistique. Je fis un mémoire qui fut approuvé, et M. De Theux me fit espérer le bureau de la statistique au Ministère de l'Intérieur, parce que M. Ed. Smits avait manifesté l'intention de demander sa pension de retraite, intention qu'il a toujours, ainsi qu'il me l'a dit lui-même il y a quelques mois; car il aura bientôt des droits à sa retraite, et ces droits il les fera valoir. Cependant ce ne fut qu'un nouveau leurre, et il ne fut pas donné suite à ce projet. En sorte que me voici mené jusqu'au jour

d'aujourd'hui sans être parvenu à obtenir quelque chose en Belgique. Et pourtant, Monsieur, j'ai quitté à Maestricht une position assurée pour venir ici me livrer aux hasards de l'incertitude, pour me mettre dans une position aussi précaire que possible, pour compromettre tout l'avenir auquel j'avais droit de prétendre. Et je suis resté ici malgré les offres qui me furent de nouveau faites en Hollande en 1834 et en 1839. J'ai résisté à ces offres. J'ai préféré la Belgique, Bruxelles, où tant de sympathies me retiennent, où tant d'amitiés qui me sont chères me lient, où tant de rapports agréables et honorables aussi m'attachent. Cependant voyez, Monsieur. Voici déjà une année écoulée depuis la ratification du traité qui pose définitivement les Belges comme nation aux yeux de l'Europe. Encore une année, et je me verrai même déchu du droit de me choisir une patrie et de rentrer dans le duché de Limbourg comme Limbourgeois.

Votre rentrée prochaine au ministère, Monsieur, a fait renaître en moi des espérances que j'avais fini par lâcher complètement, et j'ose venir me rappeler aujourd'hui à votre souvenir. Je m'y sens autorisé d'abord par la bonté dont vous m'avez toujours honoré, ensuite par l'intention qui a présidé aux nombreux travaux auxquels je me suis livré depuis sept ans en Belgique et qui ont presque tous eu pour objet l'histoire littéraire, artistique, ou politique du pays. Ces travaux sont entre autres : 1^o Un mémoire sur les poètes belges du moyen âge, la plupart inédits, couronné par l'Académie; 2^o Un voyage pittoresque et historique aux bords de la Meuse dont je vous prie de vouloir accepter les deux premières livraisons récemment publiées; 3^o *La Renaissance* que j'ai fondée et qui a obtenu, pendant la première année, près de neuf cents souscripteurs, dont plusieurs à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipzig et en Hollande; 4^o des recherches sur l'esthétique de l'art belge ancien, sur le développement donné à l'art byzantin Rhénan par les frères Van Eyck et sur l'importance du point de vue nouveau où Quentin Metzys plaça notre peinture, exposées dans un récit du voyage d'Albert Dürer en Belgique

(*Revue de Bruxelles*, Décembre 1838 et Janvier 1839); 5^o des recherches sur le caractère particulier que l'architecture revêtit en Belgique au moyen âge et sur la signification de l'architecture ogivale dans nos provinces (*Revue de Bruxelles*, février 1840); 5^o (sic) des Recherches sur la vie et les ouvrages des artistes belges du XIV^e, du XV^e et du XVI^e siècle, destinées à former un ouvrage complet sur l'histoire de l'art belge pendant cette période et publiées en plus de cent cinquante articles dans des journaux belges et étrangers; 6^o Plusieurs écrits concernant l'histoire et la philologie nationale, insérés dans la *Revue Belge* (1838 et 1839); 6^o (sic) un travail de près de 300 pages in 8^o, relatif aux causes et aux résultats des huit grands soulèvements des Paysans depuis le IX^e siècle jusqu'au commencement du XVI^e, d'après les documents contemporains, qui se publie en ce moment dans la même revue.

Toutefois ces travaux ne sont que peu de chose. J'aurais pu en finir de bien plus importants si j'avais eu ici une position qui m'eût laissé quelques heures de loisir par jour et qui ne m'eût pas forcé à me gaspiller et à m'user en mille petites commandes de librairie, prospectus, préfaces, articles de dictionnaires. J'ai réuni tous les matériaux de deux ouvrages auxquels je voudrais consacrer quelques années. Mais, forcé de donner une grande partie de mon temps à des écrits qui répugnent, tels que des manuels épistolaires et autres choses insignifiantes que la librairie belge commande, œuvres sans nom, comme celles des sorcières de Macbeth, je ne puis y mettre la main, à mon regret. C'est d'abord une suite de trois drames en vers sur l'histoire de Flandre au XIV^e siècle, ensuite une histoire complète de l'art depuis Constantin le Grand jusqu'à nos jours, dont le premier chapitre, intitulé *L'Art dans l'antiquité chrétienne*, a paru dans la *Renaissance*. Malheureusement, tenu à des travaux abrutissants le plus souvent, il n'y a pas moyen de songer à ces œuvres d'art et de science auxquelles on ne peut s'adonner qu'à tête reposée et qu'on ne peut faire qu'avec calme et amour.

Tout cela dit, jugez, Monsieur, si je ne dois pas me trouver

entièrement désenchanté de toutes les illusions littéraires que j'avais au cœur en mettant le pied en Belgique. Voyez s'il n'y a pas une humiliation profonde à devoir faire des manuels épistolaires quand on se sent capable et (pourquoi ne pas le dire ?) qu'on est capable de faire autre chose et mieux.

Aussi, c'est avec confiance que j'ose de nouveau m'adresser à vous, Monsieur, pour me rappeler à votre souvenir, maintenant que vous allez être remis à même de m'accorder ce que j'avais quelque droit d'espérer. Car j'avais le droit de m'attendre à trouver en Belgique l'équivalent de ce que j'abandonnais en Hollande.

M. Ed. Smits persistant dans son intention manifestée de demander la retraite à laquelle il a des droits, pensez-vous, Monsieur, que je pourrais compter sur l'accomplissement des promesses qui me furent faites au mois de Janvier 1838 ? Pourrais-je me permettre de réclamer vos bons offices en cette circonstance ? Sinon, M. Dellafaille voulant, comme on l'assure, se retirer de l'administration, n'y aurait-il pas lieu à séparer les branches dont il est chargé ? Ce dernier résultat serait infiniment plus conforme à mes goûts et mieux d'accord avec le genre spécial de mes études. Je ne sais si l'on me reconnaîtrait l'âge et l'orthodoxie convenables pour les affaires des Cultes. Mais les lettres et les arts, qui, d'ailleurs, ont, grâce à vous, acquis, depuis 1833, un si grand développement et tant d'importance, demandent un homme spécial et un bureau qui soit conduit par une personne qui ait un peu vu, un peu étudié, un peu jugé, un peu fait elle-même. Associé à l'Académie, ayant des relations multipliées avec tous ceux qui écrivent en Belgique soit en flamand soit en français, ayant des rapports continuels avec les artistes nationaux et étrangers, ayant fait moi-même plus que tout autre en Belgique (je puis le dire) des recherches sur la marche et l'histoire de l'art tant dans notre pays que dans l'Europe entière, enfin ayant été chargé par M. De Theux d'écrire, à la demande du gouvernement prussien, un mémoire assez détaillé sur le développement et sur l'état actuel de l'art belge, ne

croyez-vous pas, Monsieur, que je fusse capable d'être chargé de cette partie, les arts, les sciences et les lettres se trouvant maintenant placés sous votre Direction suprême ?

Ce sont là, Monsieur, des questions que je prends la liberté de vous soumettre. Si je pouvais y attirer quelque peu l'attention de Monsieur Rogier, je serais sûr que Monsieur le Ministre des Travaux publics prendrait en considération la position incertaine et précaire où je me trouve, depuis sept ans, en Belgique, et je pourrais me féliciter d'avoir à joindre un nouveau motif de reconnaissance à ceux que m'a déjà fournis Monsieur le Ministre de l'Intérieur de 1833 et de 1834.

Agréé, s'il vous plaît, Monsieur, l'assurance du profond respect et du parfait dévouement avec lequel je suis

Votre très humble et très obéissant serviteur

André VAN HASSELT.

Chaussée d'Etterbeek, n° 63.

Bruxelles, 18 Avril 1840.

CHRONIQUE

A LA MÉMOIRE D'ANNA DE NOAILLES

M. Maurice Wilmotte, chargé par l'Académie de la représenter à l'inauguration d'un buste de la comtesse de Noailles à Vevey, a été empêché d'assister à cette cérémonie. Il a adressé au comité du mémorial le texte du discours qu'il se proposait de prononcer. Il a été donné lecture de ce discours, que voici :

« Désigné par l'Académie Royale belge de langue et de littérature françaises, je dois, en toute sincérité, débiter par un aveu, qui vous surprendra peut-être. Et c'est celui-ci : pas un instant je ne puis m'abstraire de cette pensée que pour évoquer celle dont la mort a fait verser tant de larmes en Belgique comme à Paris, comme ici même, il n'y avait qu'une délégation qui fût tout à fait justifiée. C'était celle de la femme de génie qui a remplacé Anna de Noailles parmi nous.

On a beaucoup écrit sur l'auteur à jamais regretté du : « *Cœur Innombrable* ». Mais je crois fermement qu'aucun de ses critiques ni de ses biographes n'a su tracer d'elle le portrait que nous devons à Madame Colette. En l'écoutant, le 4 avril dernier, en goûtant la confiance d'une intimité, plus sentimentale encore qu'intellectuelle, quelques-uns d'entre nous eurent comme l'illusion, douce et fugitive, de voir reparaître celle dont on nous parlait avec tant de grâce, de la voir surgir de la pénombre de la Mort, souriante et un peu railleuse, devant nos yeux éblouis.

Lorsqu'elle nous fit le grand honneur de siéger parmi nous, je fus — pour la première fois, et dans une circonstance certes plus heureuse que celle-ci — désigné pour l'introduire solennellement dans ce Palais des Académies, qui faisant face au Palais de nos rois, proclame hautement la noblesse de la pensée et du savoir dans notre petite patrie. Je m'acquittai de ma tâche avec tout le zèle dont j'étais capable, mais en confessant qu'il eût fallu un poète, et non un critique, pour louer cette

filles des dieux, dont la vie, en dépit des défaillances cruelles de sa chair, fut une merveille continue.

Je m'efforçai de suppléer à ce manque par des entretiens, plus précieux encore que la lecture de ses écrits. Toujours, je la revois, dans ce Paris qu'elle aimait, dans ces rues où elle allait « volant à demi », dans cette chambre où la maladie la contraignait le plus souvent; il me semble que j'entends encore sa voix, un peu haletante, coupée d'exclamations pareilles à de petits cris joyeux, parfois ralentie, quand elle appuyait sur un propos dont elle-même savourait l'originalité; que je retrouve l'encouragement de son sourire, la grâce de son moindre geste, et cette ambiance vraiment unique qu'elle avait su se créer et maintenir. Comment oublier ces heures de fin de jour, où elle consentait à me recevoir, à multiplier, en vue du discours qu'elle préparait, des interrogations qui n'étaient pas de simple curiosité? Car il s'y peignait l'intérêt qu'elle montrait à mon pays, à son Roi et à sa Reine, pour qui elle ne dissimulait pas son admiration, à l'activité multiple d'un petit peuple, si proche du vôtre.

Vous m'excuserez d'avoir peut-être trop insisté sur ces détails familiers, au lieu de me borner à joindre mon témoignage admiratif à ceux qu'a groupés aujourd'hui la communion de nos regrets. Mais il m'a semblé qu'assez de voix autorisées et éloquentes se chargeraient de ce dernier soin. Ne sont-elles pas désignées pour le faire? Le lieu même où nous sommes réunis, n'a-t-il pas, dans la trop brève existence de la grande poétesse, une place d'honneur, que je ne puis songer à revendiquer pour la Belgique? Car elle a passé parmi vous son enfance et les heures dorées de l'adolescence. Elle a chanté votre lac et, dans deux vers inoubliables, trahi une prédilection que rien ne peut lui disputer :

» — *C'est là que dort mon cœur, vaste témoin du monde
Que tout blessait, à qui tout plut.* »

De vouloir exagérer ce qui nous revient, à nous ses confrères d'Académie, d'une gloire dont les rayons ne seront jamais éteints, il me semblerait, à moi qui ai eu l'honneur de l'approcher et de jouir de son affectueuse confiance, que ce serait commettre une sorte d'abus, en tout cas une sorte d'erreur.

Anna de Noailles en Belgique, oui, ce serait, Messieurs, un bien mince sujet. Elle n'y passa que peu de jours, et ceux qui l'y ont vue, qui se sont assis à la même table, ne peuvent évoquer que des souve-

nirs un peu décolorés. Pourtant il lui aura suffi de traverser notre patrie pour y laisser une trace lumineuse et parfumée. Je la revois encore attentive aux éloges que des lèvres confuses lui adressaient, puis à l'ambassade de France, où M. de Margerie la reçut et groupa autour d'elle une élite d'écrivains et d'artistes, plus tard chez notre ambassadeur à Paris, où sa Majesté la Reine Elisabeth voulut la placer en face d'elle et lui dire sa joie de la sorte de naturalisation littéraire à laquelle elle avait consenti. Et c'est vérité pure qu'elle attacha un prix tout particulier à être des nôtres par l'esprit. Elle vit dans son élection une consécration que la maison de Richelieu ne pouvait, en vertu de ses lois, lui donner, la seule peut-être qui manquait à sa gloire. Car elle aimait la gloire, et ne s'en cachait point. Un écrivain, qui, par sa naissance est presque un fils de votre terre, Henry Bordeaux, a pu dire « qu'elle avait une haute idée d'elle-même, et se voulait reine », et qu'elle avait su se composer une cour.

Je la revois donc encore, — excusez-moi d'y insister, en finissant — à la même table que notre souveraine, si aimée. On aurait dit, en effet, deux princesses du rang et de l'intelligence, et je connus, ce jour-là, un spectacle merveilleux, que mes yeux auront toujours présent. »

LE BUREAU

L'Académie a désigné, pour remplir les fonctions de Directeur en 1937, M. Henry Carton de Wiart, pour remplir les fonctions de vice-directeur, M. Lucien-Paul Thomas.

HOMMAGES

L'Académie a été représentée à la cérémonie d'inauguration d'un mémorial Jules Destrée, à Marcinelle, le 27 septembre, par M. Gustave Vanzype; aux cérémonies du Cinquantenaire de l'Académie Royale Flamande, à Gand le 4 octobre, à Bruxelles le 6, par MM. Virrès et le Secrétaire perpétuel.

CONCOURS

Le prix des Concours de 1936 pour une pièce de théâtre a été décerné à M. Maurice Tumerelle, pour sa pièce en trois actes intitulée *Desdémone*.

Le jury était composé de MM. George Garnir, Georges Rency et Gustave Vanzype.

L'Académie a mis au concours pour l'année 1939 :

- 1) Un roman dont l'action se passe en Belgique ou dans la Colonie.
- 2) Une étude sur le parler d'une localité de la Belgique romane (grammaire, lexique, noms de personnes et de lieux)
ou une étude sur un groupe important de phénomènes linguistiques dans une région de la Belgique romane.

PRIX

Le prix Emile Polak pour la période 1934-35 a été décerné à M. Armand Bernier.

Le jury était composé de MM. Franz Ansel, Henri Davignon et Albert Mockel.

OUVRAGES REÇUS

- LOUIS DELATTRE. — *Grains d'anis*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1936.
- JEAN DE BEUCKEN. — *Sainte Annala*. Liège, Les Editions du Balancier, 1936.
- PAUL CHAMPAGNE. — *La Poésie sociale en Belgique avant Verhaeren*. Extr. de la « Revue Franco-belge », 1936.
- GEO LIBBRECHT. — *Les Vitraux*. Sonnets et rondels. Bruxelles, Ed. la revue *Terres Latines*.
- ALEX. — *Rupture*. Préface de Charles Bernard. Bruxelles 1936.
- ARMAND BERNIER. — *Le Sorcier triste*. Paris. Corrèa, 1936.
- LIEUTENANT J. BASTIN. — *Le Journal d'un évadé de guerre*. Liège, Editions d'Art, 1936.
- GASTON HEUX. — *La Symphonie de l'Egorgeoir*. Bruxelles. Ed. de *Terres Latines*, 1936.
- Florilège de « Terres Latines »* 1936. Bruxelles 1936.
- RENÉ VANDER ELST. — *Mystère du Sol*. Bruxelles. Ed. de *Terres Latines*, 1936.
- GEORGES RENCY. — *Astrid, reine des Belges*. Bruxelles, Bertels, 1936.
- INSTITUT DE FRANCE. — *Troisième centenaire de l'Académie Française*. Paris, Firmin Didot, 1936.
- LEOPOLDO LOPEZ ALVAREZ. — *Obras de Virgilio*. Quito (Equateur), 1936.
-

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
FIRMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles.
HORACE VAN OFFEL, 26, Grande Rue au Bois, Schaerbeek.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coimbra.
M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRIÉE, 1935.
PAUL SPAAK, 1936.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER

La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.

Aulour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-meuse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.